NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 1 1929

Une introduction à l'Evangile

Eugène ROCHE (s.j.)

p. 35 - 43

https://www.nrt.be/it/articoli/une-introduction-a-l-evangile-3336

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une introduction à l'Évangile

« Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum, sed et... in Spiritu Sancto ». I Thess., I, 5.

S'il est un fait qui domine l'histoire intérieure de l'Église, c'est l'immutabilité de son esprit à travers des réalisations temporelles, dont l'éloignement et la variété semblaient promettre un éparpillement inévitable. Essayons de nous dégager, pour quelques instants, du courant d'idées et de préoccupations qui nous emporte ; nous sommes frappés de voir combien éphémères sont les organismes politiques et sociaux qui encadrent notre existence, combien fragiles et mouvants les systèmes philosophiques ou scientifiques au milieu desquels nous nous débattons. Habitués à vivre et à penser avec eux, nous ne nous rendons pas toujours compte de la vitesse qui les entraîne, parce qu'avec eux nous sommes entraînés. Les constitutions succèdent aux constitutions, et les sciences se renouvellent, les dernières chassant devant elles celles qui les ont précédées.

Malgré ces bouleversements profonds, l'esprit de l'Église reste le même, incarné dans une doctrine dont l'assiette n'est pas ébranlée par l'écoulement général : l'Évangile. C'est à lui que l'Église se réfère pour juger de la véracité de son enseignement et de la direction de son apostolat. Bien vieille cette doctrine, et qui devrait être usée d'avoir heurté tant d'égoïsmes et tant d'incompréhensions ; mais toujours entière, gardant sa netteté et sa force. Rayonnant par-dessus et au delà de nos soucis momentanés, elle ne perd rien de son éclat, quand des yeux obscurcis ne savent plus la discerner ; et chaque siècle y découvre des nuances que les précédents n'y ont pas toujours vues. Non pas que sa lumière soit plus chaude ou plus riche qu'autrefois, mais, en passant par le prisme d'âmes nouvelles, elle prend aussi des colorations nouvelles ; et rien ne change de son éternelle limpidité.

Adressée à des Juifs dont le particularisme ombrageux rejetait tout étranger du sein d'Abraham, exposée le long des chemins et suivant les circonstances, restreinte à quelques hommes dont la puissance et le savoir n'avaient rien d'éblouissant, elle est devenue la doctrine de l'humanité. Et cela, non seulement pour les chrétiens, qui officiellement se réclament d'elle, mais pour toutes les âmes de bonne volonté qui tendent à l'avènement du royaume de Dieu par le sacrifice des joies terrestres et le dévouement au bien de leurs frères.

Elle a débordé les frontières des peuples connus; et, répandue dans des civilisations étrangères, parmi des âmes dont les manières de voir et d'agir étaient fort différentes, — comme celles des Grecs et celles des Francs — elle n'a pas été absorbée par ces cultures hétérogènes, malgré les efforts des empereurs de Constantinople pour la domestiquer et en faire un code administratif, et les coups de hâche de certains princes germains qui risquaient de faire de l'amour volontaire et fraternel prêché par Jésus un joug de bronze pour asservir les âmes.

Or, ces manières de voir et d'agir n'étaient pas, chez ces races, un costume que l'on endosse pour une saison, quitte à prendre dans quelques mois un tissu plus léger ou une coupe plus élégante. Elles faisaient partie de ce qui les constituait Grecs ou Germains, c'est-à-dire de leur personnalité profonde, comme font partie de nous-mêmes les tournures d'esprit et les méthodes de pensée à travers lesquelles nous voyons et nous jugeons le reste.

Et ce ne sont pas ces mentalités opposées qui ont ramené l'Évangile à leur mesure, mais c'est ce ferment divin qui a fait germer en elles les semences que porte tout homme venant en ce monde, et que les ronces ou la pierre empêchent de lever. Aussi les révolutions ont pu laisser croire un temps que l'Évangile allait disparaître avec les domaines qui l'avaient reçu; mais, changeant de terrain, l'Évangile continuait à prendre racine et à monter dans des champs nouveaux.

Le monde gréco-romain avait adhéré à l'Évangile ; et l'Évan-

gile était tellement passé dans les institutions que, lorsque les Barbares déferlèrent sur l'Empire et ruinèrent l'administration impériale, beaucoup, parmi les chrétiens, crurent la fin du monde arrivée ; car la fin de Rome, c'était pour des hommes habitués à se mouvoir dans les schèmes de l'époque, la fin de l'Évangile et la fin de l'humanité. Rome périt, et l'Évangile christianisa les Barbares. Quand saint Thomas remplaça Platon par Aristote dans l'École, il y eut des docteurs, voire des universités, pour condamner cette intrusion du rationalisme dans la philosophie chrétienne. Mais le Thomisme baptisa Aristote ; et, loin de paganiser l'Église, le Stagyrite s'est christianisé. Les mêmes craintes, sous des modalités différentes, se sont renouvelées souvent ; et bien rares sont les temps où les générations qui s'en vont ne lancent pas de pronostics funestes sur celles qui se lèvent. Les promesses d'indéfectibilité que Notre-Seigneur nous a laissées se sont tant de fois vérifiées que les esprits les plus alarmés peuvent se rasséréner.

Aucune institution humaine n'a tenu devant le temps ; mais l'Évangile n'est pas une institution humaine ; et si, pour s'exprimer, il s'est traduit en une histoire, celle du Fils de Dieu, s'il s'est développé à la manière orientale des paraboles et avec les expressions courantes chez les Juifs, il n'a nullement prétendu devenir une branche des connaissances humaines.

L'Évangile n'est pas une science : il ne nous a apporté aucune vue nouvelle sur l'utilisation des forces matérielles ni sur les lois de successions des phénomènes. L'Évangile n'est pas une philosophie : il n'est pas la réflexion d'un penseur puissant sur l'expérience qu'il a vécue, ni une construction idéale où l'esprit humain a pu quelque temps s'enfermer. L'Évangile n'est pas seulement une histoire, si on entend par histoire la suite des événements qui se sont déroulés dans le temps. Et voilà pourquoi, quand les théories nouvelles remplacent les anciennes, quand certaines conceptions d'autrefois sont dépassées, quand des documents fraîchement exhumés modifient ou ruinent ce qu'une conclusion trop hâtive voulait affirmer,

l'Évangile reste, projetant sa lumière sereine sur les constructions branlantes et sur les chantiers récents; et c'est finalement à sa lumière que nous jugeons de la solidité de nos œuvres.

L'Évangile, la révélation du Fils de Dieu, est pourtant un fait historique? Sans doute; mais l'Évangile n'est pas l'histoire d'un passé qui n'est plus; il est l'histoire, non pas du déploiement de l'humanité à travers l'espace et le temps, mais l'histoire éternelle, toujours ancienne et toujours actuelle, des rapports de l'humanité avec Dieu. Et voilà pourquoi l'Évangile ne vieillit pas; l'Évangile ne passe pas. Il a sa place chronologique, oui; les historiens l'ont situé; ils sont remontés aux sources pour examiner la sincérité des témoins et la réalité des faits racontés. Mais c'est toute l'humanité chrétienne qui est témoin, et c'est le fait chrétien qui est la grande réalité de l'Évangile.

Le récit que nous ont transmis les évangélistes reflète une époque et une civilisation. Oui; mais il les déborde infiniment; et l'archéologue qui a parcouru la Palestine et scruté les inscriptions à la loupe de sa critique a bien pu connaître les plages où Notre-Seigneur a prêché, les montagnes où il a prié, il n'a pas, pour autant, déchiffré le message divin. Prenez au contraire l'enfant à qui sa mère raconte l'histoire de Jésus et qui va ensuite communier; il n'entend pas grand'chose aux perspectives orientales ni à la dialectique du Talmud; en a-t-il besoin pour comprendre que l'*Évangile, c'est Dieu se donnant à lui dans un enseignement*, comme, dans les matins privilégiés, il se donne à lui dans l'Eucharistie. Cette connaissance de l'Évangile que peut avoir l'enfant, dira-t-on qu'elle n'est qu'émotion pieuse, impression irraisonnée? Non, car il n'y a pas que des enfants qui l'expérimentent; et tous ceux qui, de près ou de loin, depuis les plus ignorants jusqu'aux plus hauts mystiques, ont voulu s'orienter vers le sens profond de la vie humaine, depuis ceux qui, pour atteindre quelque chose de Dieu, ont pris le chemin des dévotions naïves, jusqu'à ceux pour qui l'aspect sensible du monde disparaît dans la contemplation du monde intérieur, tous savent que l'Évangile est trop mêlé à

l'histoire intérieure de nos âmes, pour que des dates et des références suffisent à lui rendre sa signification plénière.

Entre la science de celui qui n'est que savant et la connaissance du chrétien, il n'y a pas de mesure commune : ce sont deux mondes différents. Le monde du savant peut bien laisser pressentir un autre monde plus grand et plus spirituel, il n'offre pas de passage pour entrer de plain-pied dans le monde surnaturel.

Pour entrer dans l'Évangile, c'est une autre voie qu'il faut prendre, et, seule, nous y mène celle que le Christ nous a ouverte, lorsqu'il a annoncé l'Esprit-Saint, « que mon père enverra en mon nom », qui « vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jo., 14,26). « Et moi, je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous : c'est l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure au milieu de vous ; et il sera en vous » (Jo., 14,16-17). Et c'est ce que saint Paul rappelait aux Thessaloniciens : « Ce ne sont pas seulement nos discours qui ont fait pénétrer chez vous l'Évangile, mais... aussi l'Esprit-Saint » (1 Thess., 1,5).

Cet aspect divinement intérieur de l'Évangile reste trop souvent dans l'ombre ; et bien qu'au passage on indique d'un geste rapide la grâce comme le moyen de parvenir à la connaissance véritable du Christ, on glisse sur son action, comme si elle n'était qu'un secours pour des intelligences trop débiles ou des volontés trop amoindries. C'est pourtant dans le domaine de la grâce, c'est-à-dire sous la lumière de l'Esprit-Saint, que nous arrivons à pénétrer l'Évangile.

Pénétrer l'Évangile, ce n'est pas étudier une pensée ancienne ; c'est aborder une réalité contemporaine, le Christ présent dans son Église, le Christ présent en chacun de nous, le même que celui qui vécut, il y a 1900 ans. Et ceci, ni la science qui n'est qu'une science, ni la philosophie qui n'est qu'une philosophie, ni

l'histoire qui n'est qu'une histoire ne nous le feront saisir. Cette réalité actuelle du Christ qui est « avec nous jusqu'à la consommation des siècles », qui nous est « uni » comme le cep aux sarments de la vigne », c'est celle que l'Esprit-Saint nous découvre ; à travers l'Évangile il nous montre le Christ. Et se réalise la parole de Notre-Seigneur après la Cène : « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous ».

Si l'Évangile n'était qu'un recueil de traditions humaines, un code policé des mœurs, une spéculation plus ou moins suggestive sur la vie terrestre de l'homme, notre lumière naturelle nous suffirait. Mais si l'Évangile dépasse l'humain, s'il nous introduit à la vie de Dieu, ce ne peut être que par un don de Dieu nous communiquant son Esprit, « cet Esprit d'adoption que nous avons reçu, en qui nous crions : Abba ! Père » (Rom., 8,15). Sinon il faudrait ramener la vie divine à n'être plus qu'un objet de connaissance, au même titre qu'un théorème de géométrie ou un monument historique : nos mesures humaines le délimiteraient et nos calculs étroits lui signifieraient sa place.

A qui l'Esprit-Saint ne l'ouvre pas, l'Évangile reste un livre fermé. N'est-ce pas le cas des Pharisiens satisfaits et des Hérodes voluptueux ? Qui fut mieux placé qu'eux pour connaître cet Évangile vivant qu'était le Christ ? Ils avaient entendu les divines annonces des lèvres mêmes du Fils de Dieu ; ils l'avaient vu guérir l'aveugle-né ; ils étaient là quand son pardon a transformé la pécheresse ; ils l'entouraient, quand Jésus répondit au grand prêtre : « Tu l'as dit, je suis le Fils de Dieu » (Mt., 26,63-64). Et ils en ont conclu : « Cet homme, c'est un blasphémateur ».

Ne serait-ce là qu'un cas extrême d'aveuglement par la haine ? Point du tout. Des âmes plus simples, moins enfoncées dans les jouissances charnelles, ne distinguent guère mieux. « Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui, » ajoute tristement saint Jean (Jo., 7,5) au discours sur le pain de vie, après la multiplication des pains. Et lorsque saint Pierre prononce sa profession de foi magnifique : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant »,

Notre-Seigneur reprend «... ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux » (Mt., 16, 16-17). On ne passe de l'enveloppe charnelle du Christ jusqu'à sa divinité que par une illumination de l'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint.

Et saint Augustin nous confesse qu'avant sa conversion il ne voyait « dans le Christ qu'un homme d'une éminente sagesse, à qui nul ne pourrait être égalé ».

« Je lui reconnaissais, dit-il, une exceptionnelle autorité de magistère. Mais quel mystère était enclos dans ces mots : « le Verbe s'est fait chair », je ne pouvais même pas le soupçonner... Tout ce que je connaissais de lui, d'après la tradition des Écritures, c'est qu'il avait mangé, bu, dormi, marché, qu'il avait connu la joie et la tristesse, qu'il avait conversé... Je reconnaissais dans le Christ... un homme réel, qui, selon mon estimation, devait être préféré à tous les autres, non pas comme la vérité en personne, mais en vertu d'une excellence singulière de sa nature humaine, et d'une plus parfaite participation à la sagesse... » (*Confess.*, VII, XIX, 25).

L'intelligence de l'Évangile n'est pas l'acquiescement de l'esprit à une doctrine qui lui paraît produire de bons effets dans l'ordre moral et social. C'est quelque chose de beaucoup plus grand ; c'est la rencontre de l'âme avec Dieu, l'âme reconnaissant la voix de Dieu à travers son appel terrestre. C'est l'Esprit-Saint ouvrant notre cœur aux grandes vérités surnaturelles, à l'amour de Dieu pour nous et à la révélation unique que le Christ en a faite.

La lettre prend alors une ampleur que la critique des textes ne peut lui assurer ; elle dépasse les murs de la synagogue où Jésus les prononça et les soucis terrestres des Hébreux qui l'écoutaient. Chaque parole du Seigneur, chacun de ses miracles et chacun de ses voyages restent pour nous le vestige de son passage et l'incarnation de son amour ; mais ils ne sont pas une relique inerte, enchâssée dans son écrin de velours, ils sont le geste vivant que le Christ nous adresse encore. Ils ne sont pas seulement le souvenir d'une

théophanie magnifique, ils sont le langage que l'Esprit-Saint tient à chacun de nous. Ce que le Christ disait aux pêcheurs de Tibériade, Il nous le redit à nous, les derniers venus.

Aussi la lettre de l'Évangile n'est pas une formule devant laquelle nous nous courbions sans comprendre; elle n'a rien de pareil à la lettre des prescriptions rabbiniques, prescriptions élevantes, spiritualisantes sans doute, quand une vraie flamme intérieure les animait, mais qui avaient fini par n'être plus qu'un formalisme vide, une enveloppe sans contenu. La soumission à ces pratiques était devenue celle de l'esclave qui obéit sans comprendre et qui pense apaiser un maître capricieux par des apparences de respect.

L'Évangile n'est pas la chaîne que l'on traîne, mais le guide que l'on suit. Et ses vérités les plus hautes, ses mystères les plus profonds, ne nous sont pas proposés pour dépister nos pauvres intelligences, — qui certes n'en avaient pas besoin — ni pour détourner nos regards de ces élévations sublimes; vérités révélées, mystères, quand nous pénétrons en eux par la vertu de l'Esprit-Saint, sont les portes qui s'ouvrent sur l'infini divin. Et plus que cela, ils sont la traduction dans notre misérable langage humain de la vie divine que le Christ nous a donnée, et dont, à notre insu peut-être, nous vivons.

Charte de notre affranchissement et de notre libération, gage de notre filiation divine et de notre fraternité dans le Christ, l'Évangile est l'écran sur lequel l'Esprit-Saint projette sa lumière, la source d'énergie que l'Esprit-Saint actionne, centre et foyer de notre vie spirituelle.

Et bien que, pour l'expliquer, nous en soyons réduits à des balbutiements, nous savons que nous ne sommes pas devant lui dans l'attitude d'écoliers s'exerçant timidement à entrer dans une pensée étrangère. L'Évangile n'est pas un livre indéchiffrable pour celui que l'Esprit-Saint instruit. Car, en même temps, en nous, l'Esprit-Saint rend témoignage à la vérité de la révélation que le Christ nous a apportée; et la grande révélation du Christ dans

l'Évangile, c'est la filiation divine à laquelle le Christ nous appelle et qu'en lui nous réalisons. « C'est l'Esprit-Saint, selon l'expression de saint Paul, qui témoigne en nous que nous sommes les fils de Dieu »; c'est par lui que nous pénétrons dans cette vie intime de la Trinité que le Christ est venu exprimer devant nous en gestes humains. Fils de Dieu, nous sommes chez nous dans l'Évangile, comme l'enfant dans la maison, et nous vivons de la vie du Père. Frères du Christ et Fils de Dieu, tel est le grand idéal que, par l'Évangile, l'Esprit-Saint réalise en nous.

Fourvière. Lyon. E. ROCHE, S. I.